

Pour ne pas trop froisser le sentiment populaire elle consentirait à mettre en dessus du pantalon une courte jupe qui ne dépasserait pas le genoux.

Mde. King divise l'habillement en deux parties distinctes : le vêtement et la draperie. Le premier est un objet d'utilité destiné à couvrir le corps et il doit se conformer aux lignes du corps. Ensuite vient la draperie qui doit se conformer aux goûts de la personne et non pas une à règle de mode invariable.

Voilà sa théorie de l'habillement. Mais elle ajoute : aucune nation ne devrait emprunter son mode de vêtement d'une autre nation. Le style général peut être le même, mais l'exécution des détails doit être laissée à chaque peuple qui l'appliquera d'après son climat et ses habitudes.

La robe actuelle renferme de grands défauts, dit-elle. Elle est inconfortable, non confortable, malsaine et dépourvue d'élégance. Une dame accoutrée avec la mode du jour paraît misérable, ainsi comprimée et serrée à l'encontre du bon sens et de la nature.

Un autre chose dont se plaint Mde King, c'est que les femmes ne vivent que pour s'habiller et suivre les modes, sans paraître avoir de but plus élevé dans la vie. Pour elle tous ces écrits et discussions au sujet des droits de la femme sont prématurés. Que les femmes se réforment d'abord, qu'elles montrent qu'elles sont aptes à faire autre chose que des poupées d'elles-mêmes et alors elles pourront prétendre avec quelque raison à être traitées comme des êtres raisonnables.

Cette question de l'habillement est pour Mde. King de la plus haute importance ; car elle y voit un accroissement de santé et d'énergie pour celles qui seront les mères des générations futures.

Voici quelques extraits des règlements de l'association de Mde King :

"Encourager la réforme des habillements chez les hommes et les femmes.

"Les hommes et les femmes discuteront séparément les questions se rattachant à leur costume respectif."

Puis elle donne les conditions requises pour un habit parfait :

1. Liberté de mouvements ; 2. Absence de pression sur aucune partie du corps ; 3. Pas plus de pesanteur qu'il n'en faut pour conserver la chaleur ; 4. Grâce et beauté, jointes au confort et à l'élégance ; 5. Ne pas se départir ostensiblement des costumes ordinaires du temps.

Nous avons hâte de voir si cette dame va faire des prosélytes ici. Je ne sais trop si les hommes aimeraient à voir les femmes porter la culotte ?

Pour beaucoup de femmes ça ne ferait peut-être pas de différence !

* * *

On croyait en avoir fini avec la politique pour jusqu'à la prochaine session. Tout le monde s'en réjouissait, mais voilà que ça recommence.

La politique est pourtant ennuyeuse et pour ceux qui y sont et pour ceux qui n'y sont pas. Mais on trouvera toujours des gens préférer cette bêtise-là à une autre. Des goûts il ne faut pas discuter. Toutefois il est toujours permis de se plaindre et de plaindre aussi nos politiciens.

Imaginez-vous donc que par une journée d'un soleil tropical on aille faire des discours à des gens qui la plupart du temps n'y comprennent rien. C'est brûler sa poudre pour les moineaux. Les gros canons de la politique grondent souvent pour rien.

Mais c'est entendu, qu'il faut batailler. Mardi de cette semaine, c'est à Rougemont qu'on a ouvert le feu. Toutes les forces du parti libéral étaient là. Rougemont ! la place était bien choisie pour une démonstration de ce parti. Le succès a dû bien leur sourire et combler leurs espérances.

Je crois toutefois que cela n'affectera pas la constitution du pays. Les conservateurs disent aux libéraux : Vous voulez ruiner le pays en venant au pouvoir. Les libéraux répliquent aux conservateurs en disant : Vous autres, vous êtes au pouvoir et vous nous ruinez.

La politique c'est comme cela. Tant pis pour ceux qui s'y amusent. Je crois qu'ils se font une bien fausse idée du bonheur. Ceux qui se nourrissent trop d'illusions meurent souvent de déceptions.

FERNAND.

LA POLITIQUE DES FEMMES.

Que de fois n'avons-nous pas entendu des hommes graves déclarer que leur parti ne serait tout puissant et assuré d'un maintien constant au pouvoir que le jour où la femme serait conquise à leurs idées ?

Que de fois ne les avons-nous pas entendus déclarer que la principale raison d'être de la presse était ou devait être la conquête de la femme ?

C'est que la femme, en effet, est toute puissance au logis, sa patience persuasive, sait, sans heurter de front les opinions de son époux, gagner doucement par ses caresses le cœur du mari et par une transition imperceptible elle franchit rapidement la faible distance qui sépare le cœur de l'oreille.

Avec la femme l'opinion publique, la sympathie universelle est conquise ; sans elle ou contre elle, la partie peut bien être quelquefois gagnée, mais la victoire est toujours indécise, la lutte sans cesse renouvelée et la défaite à courte échéance est inévitable et certaine.

Il importe donc dans un pays comme le nôtre d'entreprendre la conquête de la femme et il doit être ce puissant levier que soulève les cœurs féminins.

Mais les journalistes de nos jours ont-ils bien compris cette mission ; s'en sont-ils bien pénétrés ; ont-ils bien saisi le but vers lequel doivent tendre tous leurs efforts ?

Vous vous plaignez de ce que la femme ne lit pas assez, qu'elle se désintéresse trop complètement de la politique ! Mais franchement, messieurs, quel plat servez-vous chaque jour, quelle variété introduisez-vous donc dans votre menu politique quotidien pour capter cet estomac délicat et capricieux et lui conserver le goût de votre cuisine, quels sont donc les entremets fins, légers et recherchés qui viennent reposer son appétit rassasié par vos énormes tartines mieux faites pour des estomacs avides que pour ceux de ces frêles créatures, la plus belle ou plutôt la seule belle moitié du genre humain ?

De ce qui arrive, ne vous en prenez qu'à vous-même.

Ce qu'il importe de conquérir c'est l'oreille de la femme que j'appellerai en quelque sorte l'antichambre du cœur, et pour arriver jusque-là c'est la forme surtout qu'il faut soigner.

Loin de tous ces raisonnements philosophiques toujours ardu et qui demandent une grande habitude de l'étude pour en suivre tous les discours et en saisir aisément tous les fils.

La femme s'enthousiasme plus qu'elle ne raisonne, elle vit plus par le cœur que par l'esprit, elle fait plus état de la forme que du fond.

Présentez-lui donc toutes les vérités que vous voulez lui voir adopter sous une forme légère, jetez des fleurs sous ses pas, recourez à l'anecdote, à l'historiette, à la poésie, aux bons mots, employez dans vos récits un style imagé et pittoresque qui frappe son imagination, mettez de la variété dans vos articles quotidiens et vous aurez plus fait pour nos opinions par une historiette spirituellement charpentée que par le plus puissant et le plus énergique raisonnement.

Les femmes tiennent des Orientaux et principalement des Arabes, comme ces peuples à imaginations colorées elle aime la parabole et chérit la métamorphose.

C'est ce qu'ont très bien compris le Edmond About, les Charles Bigot, les Francisque Sarcey et nombre de journalistes français dont les articles spirituels sont avidement lus par nos dames.

Pourquoi n'imiterions nous pas nos confrères ?

Ce n'est point cependant qu'il y ait pénurie d'écrivains au Canada, loin de là, mais la route ne est là et chacun suit la pente descendue par ses prédécesseurs.

Comment s'étonner alors que la femme au lieu de se mêler davantage chaque jour à la vie politique, s'en éloigne au contraire de jour en jour et prennent en horreur nos journaux politiques pour se plonger de plus en plus dans la lecture des romans.

Faites du neuf, racontez, comme je le dis plus haut, des faits vrais sous une forme attrayante et vous verrez alors les femmes rechercher vos journaux avec autant d'empressement qu'elles en mettent à présent à les éviter.

Se faire lire des hommes c'est bien ; se faire lire des hommes et des femmes c'est encore mieux et c'est le but vers lequel doivent tendre tous nos efforts ; ce qui plaît aux femmes plaît aussi aux hommes.

Nous aurons alors rendu un véritable et signalé service, non-seulement à nos contemporains, non-seulement à la patrie, mais encore et surtout aux générations qui pointent dans l'avenir.

R.

HISTOIRE D'UNE MOUCHE

M. X. X. était un homme chauve et bon. S'il n'avait été que bon je ne sais trop ce qu'il serait advenu ; mais heureusement il était chauve, ce qui le sauva.

Honnête, quoique négociant, il avait vu successivement sa clientèle s'augmenter et sa fortune s'arrondir.

Maître de son cœur et de sa fortune, il finit par mettre ces deux choses banales aux pieds d'une jeune fille d'assez bonne famille, qui lui apporta en dot sa jeunesse et sa beauté, deux trésors qui n'ont pas grande valeur commerciale, mais qui cependant s'escomptent quelquefois assez avantageusement.

M. X. X. avait alors cinquante printemps, surchargés de quelques hivers. "Je reverdis," répétait-il à chaque instant en passant la main sur son crâne.

M. X. X. était jeune et elle avait sous les yeux un contraste vivant de son mari. Un de ses cousins, avec qui elle avait été élevée, était venue à côté de M. X. X. ; et, tout naturellement, il fréquentait beaucoup la maison. C'est pour une jeune femme, une chose charmante qu'un cousin. On s'est vu tout enfants ; on s'est longtemps connu ; on a contracté l'habitude de ce doux tutoiement qui constitue le fond de la langue de l'amour ; on a joué ensemble, ensemble on a rêvé. M. Paul (car on ne l'appelait que de son prénom) avait vingt quatre ans, une belle chevelure noire et épaisse, de jolies moustaches et des yeux dont l'éclat était adouci par une certaine langueur.

M. X. X. en sa qualité de négociant, donnait tout son temps à ses affaires. M. Paul en sa qualité d'avocat, consacrait toutes ses heures à sa cousine. Tous trois étaient heureux : le commerçant en voyant prospérer les affaires ; l'avocat en plaidant une cause qu'il espérait gagner à la longue ; et Mme X. X. en se sentant enveloppée à la fois d'amour et d'amitié.

Tout allait donc pour le mieux dans le meilleur des ménages possibles, lorsqu'un jour on voulut se donner la fête d'un goûter champêtre. M. X. X. trouva le déjeuner excellent. Même il but et mangea si bien, qu'il céda bientôt à un doux sommeil.